

## La formation agricole en Bretagne



PATRICK BÉGOS  
Responsable du dossier



### Choisir un métier, une formation

Si vous avez 14, 15 ou 20 ans, vous avez le droit de ne pas savoir ce que vous avez envie de faire de votre vie professionnelle. Mais, peut-être faites-vous partie de ceux qui ont un projet déterminé depuis longtemps, ou du grand nombre qui ont une « petite idée », qui demande à être précisée ? Ce dossier peut vous aider à réfléchir, à trouver des repères simples, à choisir peut-être. Dans un monde rural en pleine mutation, l'enseignement agricole prépare à des métiers passionnants. Les formations sont motivantes par leur pédagogie, leur cohérence et leurs programmes, elles conduisent à des diplômes reconnus avec souvent des emplois à la clé, grâce à la relation privilégiée entre les formateurs et les professionnels, sur le terrain.

Les entreprises demandent des qualifications de plus en plus pointues et les lycées agricoles y répondent par des collaborations fortes avec les acteurs économiques, ceux de la recherche ou de l'aménagement du territoire. Les établissements sont aussi un lieu d'apprentissage de la vie et de la citoyenneté où se forgent les caractères des futurs responsables qui dirigeront demain les organisations agricoles, qu'elles soient professionnelles ou économiques.

PAYSAN BRETON SEMAINE DU 27 JANVIER AU 2 FÉVRIER 2012

Avec près de 18 000 élèves, l'enseignement agricole prépare le monde rural aux enjeux de demain.

## L'ENSEIGNEMENT AGRICOLE BRETON UNE DYNAMIQUE EN ROUTE

L'enseignement agricole est un levier essentiel dans la mutation dans laquelle s'est engagée l'agriculture. En effet, il forme aujourd'hui les jeunes qui prendront demain les rênes des exploitations agricoles, les postes de conseillers dans les or-

ganisations professionnelles et économiques, les chefs d'équipe dans les entreprises agro-alimentaires ou les commerciaux. C'est un vecteur fort dans l'émergence et le développement de pratiques innovantes répondant aux nouveaux défis alimentaires et environnementaux.

### Progression des effectifs

Et la dynamique est en route. L'enseignement agricole attire les jeunes, comme l'atteste la progression des effectifs de plus de 4 %, en Bretagne. Une augmentation, certes liée à la

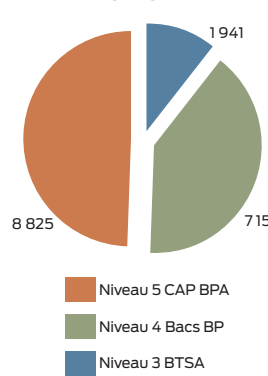
progression de la démographie mais aussi aux efforts engagés dans l'amélioration de l'attractivité des métiers. « Le nombre de jeunes en BTSa se stabilise, il progresse de plus de 6 % en niveau 4 (Bac) et même de 3 % en niveau 5 (CAP) », souligne Jacques Gallon, chef du Service régional de la formation et du développement à la DRAAF. L'analyse des effectifs par secteur est encourageante. Certaines options progressent bien (agro-équipement + 11% et aménagements paysagers + 10 %). Même si le secteur de la transformation reste fragile, ses effectifs augmentent de 2,7 %. La production agricole et le commerce (+ 5 % chacun) sont plébiscités. Le secteur des services, qui avait connu une baisse de ses effectifs de 4,7 % l'an dernier, progresse de 1,5 %. Cette progression des effectifs s'accompagne d'une diminu-

tion des moyens humains. Jacques Gallon estime « que l'optimisation des moyens a permis de faire face à cette progression des effectifs, en améliorant les taux de remplissage et en diminuant les classes à faibles effectifs ».

### Une feuille de route

La réactualisation du projet régional de l'enseignement agricole (PREA) est en cours de finalisation. Dans quelques semaines, il deviendra la feuille de route pour les chefs d'établissements agricoles bretons. « Il comprend 5 axes », explique Jacques Gallon. « Dans un premier volet, nous analysons les offres de formation et la fluidité des parcours ». Comment s'articulent les passerelles entre les formations scolaire, continue et l'apprentissage ? Comment favo-

Répartition des effectifs de l'enseignement agricole en 2011



riser encore plus l'attractivité des métiers ?

L'enseignement agricole propose un parcours accessible à tous, qui doit mener à la réussite. « Ces parcours sont individualisés en apprentissage et en formation continue. Par contre, en formation initiale, l'accompagnement des jeunes et le tutorat peuvent encore se développer, afin d'éviter les décrochages scolaires ».

### Un rôle moteur

Dans le troisième volet, le développement durable, un gros travail a été fait. Les établissements ont maintenant une approche globale et les exploitations agricoles des lycées sont inscrites dans une logique de certification HVE (haute valeur environnementale). Les jeunes doivent être des acteurs responsables dans la société de demain. « Nous accompagnons les établissements dans l'éducation citoyenne des jeunes », déclare J. Gallon. Les lycées agricoles contribuent aussi à la dynamique territoriale. « L'établissement doit avoir un rôle moteur dans son territoire. Il est porteur de l'image du monde rural et peut faciliter le dialogue entre les couches de la population, en s'intégrant dans les différentes instances locales ».

Patrick Bégos

### LE BAC PRO ATTIRE

L'année 2011-2012 est l'aboutissement de la mise en place du Bac Pro, avec l'intégration des deux filières hippique et services aux personnes et territoires. « Globalement, les filières de Bac Pro attirent les jeunes, grâce aux nombreuses portes d'entrée et passerelles entre les forma-

tions et à l'accompagnement personnalisé ». Entre la seconde Pro et le Bac, le jeune n'est pas sans qualification, s'il a un problème de parcours. Il bénéficie d'une qualification par la certification BEPA. Quant au Bac Techno, il sera renouvelé à partir de la rentrée 2012.



Jacques Gallon, chef du Service régional de la formation et du développement à la DRAAF.



Sonia Bournonville est entrée dans les métiers de la production agricole par la petite porte. Aujourd'hui, elle s'y épanouit pleinement.

SONIA BOURNONVILLE, TECHNICIENNE DE REMPLACEMENT

## L'AMBULANCIÈRE S'ÉPANOUIT COMME SALARIÉE EN PORC

➤ Issue d'une famille de la banlieue rennaise qui évoluait dans le milieu hospitalier, c'est presque naturellement que Sonia Bournonville débute sa carrière professionnelle dans ce secteur médical. « J'ai commencé comme ambulancière à la Croix Rouge Française de Rennes. Le métier me plaisait. J'ai passé et obtenu mes diplômes à Toulouse ». Mais, à son grand désespoir, la fermeture de l'antenne rennaise entraîne son licenciement économique quelques années plus tard.

Une période plus délicate s'amorce sur le plan professionnel. Elle travaille pendant 5 ans dans une unité agro-alimentaire, puis effectue plusieurs séjours comme assistante dans des cabinets vétérinaires. « Depuis mon plus jeune âge, je suis attiré par les animaux ». Cette expérience lui convient, mais il n'est pas évident d'obtenir des contrats stables.

### L'importance de la formation

Le tournant de sa carrière professionnelle est un peu le fait du hasard. « Je travaillais depuis quelques mois comme agent de pesée au Contrôle laitier. Un temps partiel que je voulais compléter ». L'antenne du Sdaec à Pacé se trouvait dans les mêmes locaux. Elle prend contact et devient agent de remplacement dans le secteur porcin. « Je découvrais la production porcine, mais cela m'a vite intéressée ». De fait, elle mène pendant 3 ans en parallèle les deux métiers.

« C'était souvent un peu la course entre les deux activités ». Au point qu'au bout de 3 ans, il lui faut faire un choix. « J'ai pris la décision de m'orienter vers le remplacement en porc ». Elle reconnaît cependant qu'elle avait des lacunes. Une formation semblait indispensable pour approcher et maîtriser mieux toutes les facettes du métier. Sous l'impulsion du Sdaec, et de sa directrice, Sylvie Le Clec'h-Ropers, particulièrement attentive à l'insertion des femmes dans les métiers de la production, elle se voit proposer une formation d'un an en BPREA, dans le cadre d'un CIF (congé individuel de formation), financée par le Fafsea (Fonds d'assurance de forma-

tion des salariés d'exploitations agricoles). « Il s'agissait d'une formation alternant des périodes de formation au CFPPA du Rheu et des stages en exploitation ». Motivée, elle admet que cela n'a pas toujours été évident. « Pendant les trois ans de remplacement, j'avais déjà acquis des compétences, mais je n'avais pas travaillé dans tous les secteurs d'un atelier ». Le BPREA comprend aussi des parties plus théoriques sur la technique, la gestion qu'il faut bien assimiler. Sans doute moins évident lorsque l'on s'est éloigné des bancs de l'école depuis un moment. A



Sonia Bournonville a trouvé auprès de Patrice Blin, éleveur à Chauméré un maître de stage attentif qui lui a permis de se former.

### Le secteur porcin recrute. Les femmes y ont toute leur place.

force de persévérance et avec du soutien elle a tout de même pu dominer les différentes matières. Elle avait aussi une forte envie de réussir. « Je voulais être au top dans le métier ».

### D'un élevage à l'autre

Sa chance aura sans doute été de trouver un maître de stage sur qui, elle va pouvoir compter. Patrice Blin, éleveur à Chauméré (35) sur la commune où elle réside, a effectivement accepté de la prendre dans son élevage pour les 10 semaines de stage de la formation. Outre la proximité, elle y voit surtout l'avantage d'avoir pu évoluer dans un atelier de dimension moyenne, 120 truies NE, avec fabrication partielle de l'aliment à la ferme. « Je souhaitais travailler avec l'éleveur, car j'avais beaucoup à apprendre sur des aspects très techniques, comme la détection des chaleurs, les inséminations, mais aussi la maîtrise de l'alimentation et des automates de régulation. Dans une structure plus importante, le risque était d'être cantonné à un poste ». Cela s'est parfaitement passé (voir hors texte).

BPREA en poche, elle exerce depuis 1 an 1/2 à plein temps au service de remplacement, et ne regrette ni son choix de la production porcine, ni du remplacement. « J'ai eu des propositions pour un poste fixe dans un élevage, mais pour le moment je préfère les vacances. Je trouve que c'est plus formateur que d'aller d'un élevage à l'autre. Cela me permet de voir des méthodes et des conduites différentes, du tout manuel au tout automatisé ». Elle apprécie la technicité du métier. « Mais, il y a des tâches moins agréables, comme le lavage. Cela fait partie du métier. Et j'ai pour le moment une bonne condition physique ». Un moins bon côté des choses largement compensé par cette passion des animaux qui fait qu'elle est satisfaite au quotidien. Pierre Dénès

## Un côté animalier plus fin

➤ Patrice Blin n'a pas été déçu de cette expérience de maître de stage. « Elle a tout de suite pris des responsabilités. On voyait bien qu'elle en voulait ». Il souligne que souvent les personnes qui ne sont pas issues du milieu ont moins d'idées préconçues et d'a priori. « Plus facile à former aux techniques et habitudes propres de l'élevage ». Il apprécie en outre les qualités spécifiques d'une salariée, notamment dans le secteur maternité. « La fibre animalière

d'une femme est plus fine. Elles observent plus et mieux, se précipitent moins ». Il a d'ailleurs eu l'occasion d'avoir une autre jeune femme comme stagiaire. « Elle avait également une motivation forte et voulait apprendre ». Preuve que la confiance s'est vite installée. « Elle m'a accompagné dans le groupe du Ceta porc. Je n'ai pas hésité à lui confier l'élevage pendant une semaine pour partir en vacances ».

Après une formation BP REA légumes de plein champ à l'Ireo de Lesneven, Lydie Guivarc'h s'est installée avec un voisin.

LYDIE GUIVARC'H, PRODUCTRICE DE LÉGUMES À PLOUNÉVEZ-LOCHRIST (29)

## UNE FORMATION, UNE INSTALLATION

➤ Lydie Guivarc'h a toujours travaillé sur l'exploitation de Jean-Louis Créac'h. Dès qu'elle fut en âge, elle participait aux plantations et récoltes d'échalotes. Elle répondait encore présente quand il fallait planter les choux. Bref, dès que son voisin avait besoin de main-d'œuvre, elle était là. Car, même si ses parents n'étaient pas agriculteurs, cette jeune femme n'a jamais rechigné à la tâche. On est dans le Léon ou quoi...

### Un goût marqué pour la production légumière

Volontaire et passionnée. Pour l'argent de poche au début, mais aussi parce qu'elle aimait ce travail en plein air. « L'élevage ne m'intéresse pas. Ce que j'aime, c'est le légume : sa culture, sa récolte ; la satisfaction de produire des beaux légumes ».

Pour autant qu'à 15 ans l'adolescente d'alors se plait au milieu des choux-fleurs, Lydie Guivarc'h va bifurquer. « Quand on a commencé à me

Lydie Guivarc'h et Jean-Louis Créac'h ont créé une EARL en 2008.

### «Du commerce international à l'agriculture»

### Nouveau

Depuis septembre 2011, un BPREA maraîchage biologique est également mis en œuvre dans le cadre d'un financement par le Conseil régional de Bretagne. Renseignements : 02 98 83 33 08.



parler orientation, on m'a proposé tout sauf l'agriculture. Quand on avait des bons résultats à l'école, il fallait faire

autre chose », raconte-t-elle. D'où l'orientation dans la voie générale suivie d'un BTS commerce international, lui-même

complété d'une spécialisation. Un parcours qui la conduira un an et demi en Allemagne, suivi d'expériences commerciales dans des entreprises locales avant un crochet dans l'enseignement agricole. Mais à chaque fois qu'elle revient à Plounévez-Lochrist, son œil reste rivé sur les champs de légumes qui dominent la campagne environnante. Dès qu'elle a un moment, elle met les pieds sur l'exploitation de Jean-Louis Créac'h. Jusqu'au jour où elle décide de tourner définitivement la page pour revenir à sa première passion : le légume de plein champ.

### Retour à la case formation à 35 ans

Ce retour à la terre se fait d'abord en tant que salarié saisonnier. Jusqu'au jour où un voisin lui propose ses terres. S'installer ? La question séduit

la jeune femme. « Oui, mais pas seule », conclut-elle. Très vite, l'idée d'une association séduit Jean-Louis Créac'h. « De mon côté, je ne me voyais pas rester seul sur l'exploitation », admet le légumier dont l'épouse est enseignante. « Autour de moi, les anciens se retireraient progressivement. Se retrouver seul le matin dans un champ pour récolter du chou-fleur et se dire qu'il faudra aller jusqu'au bout de la parcelle à quelque chose de décourageant. À deux, on se motive mutuellement et l'on va plus que deux fois plus vite ».

Reste qu'à l'époque, Lydie Guivarc'h, qui a alors 35 ans, n'a pas de formation agricole. « C'était en 2007. Il fallait faire vite puisque la ferme se libérait rapidement », se souvient-elle. D'où cet engagement immédiat dans une formation BP REA option légumes de plein champ, dispensée à l'institut rural de Lesneven.

Avec l'objectif de s'installer en 2008, la jeune femme mène simultanément sa formation, son étude SPI, la constitution d'une EARL, le bouclage des financements. Une période intense qui aboutit sur son installation en juillet 2008.

### La richesse du métier

Presque quatre ans après son installation, Lydie Guivarc'h a le sourire radieux d'une personne qui ne regrette pas son choix. Au contraire. « Même si les deux premières années ont été difficiles, entre autres pour des raisons conjoncturelles », se souvient-elle. Mais aujourd'hui, cette exploitation de 26 ha de chou-fleur, salade iceberg et échalote a trouvé sa phase de croisière. Avec toujours cet espoir que de nouvelles crises ne frappent trop durement l'une ou l'autre des trois productions, piliers de cette exploitation. « Même si, au-delà du prix, on a toujours une satisfaction quand on réussit une culture. On peut toujours se consoler sur le fait qu'on a fait du bon travail, que l'on n'a rien à se reprocher, même si cela ne suffit certes pas ». Elle est là aussi la richesse du métier. Didier Le Du

### UNE FORMATION EN PRISE DIRECTE AVEC LE MILIEU

En plein cœur de la zone légumière, l'Ireo de Lesneven propose une formation BPREA production légumière, maraîchère et horticole. Cette formation professionnelle prépare à l'installation et à des emplois de chef de culture, responsable de production. Pour préparer à ces compétences, la formation s'organise en 3 grands domaines : Économique avec l'objectif d'aider à comprendre l'exploitation dans son fonctionnement économique et à prendre des orientations.

Technique et pratique avec l'objectif de faire les liens entre les bases de l'agronomie, de la biologie et la pratique quotidienne. Les modules généraux qui permettent de maîtriser les moyens et les outils pour diagnostiquer, s'informer, analyser, décider... Plusieurs statuts sont possibles pour accéder à cette formation: Stagiaire de la formation professionnelle, salarié dans le cadre d'un contrat de professionnalisation ou d'un congé individuel de formation.

Après l'obtention de sa licence MOA, Luc Hoarau n'a pas attendu longtemps pour être embauché. Premier contact, première embauche. Il est désormais comptable chez Avenir Entreprises Bretagne.

## DU BTS À LA LICENCE

# UNE LICENCE MANAGEMENT DES ORGANISATIONS AGRICOLES EN FORMATION ADULTE

➤ Que faire après un bac technologique en gestion (STG) ? Luc Hoarau s'est donné le temps de la réflexion en suivant une année de cours d'histoire en Fac, à Brest. « J'aime l'histoire mais j'étais bien conscient du décalage avec le monde de l'entreprise ». Habitué aux travaux maraîchers chez son oncle à Plouescat lors des vacances scolaires, l'étudiant préfère s'engager dans une formation agricole. « J'étais prêt à faire un BEP, en alternance ».

### L'apport bénéfique d'étudiants adultes

Ce sera finalement un BPREA, sur deux ans, avec les cours théoriques à l'Ireo de Lesneven et la pratique en exploitation maraîchère. « A l'issue de la formation, j'avais la possibilité de m'installer, en société. Je n'étais pas prêt mentalement ; à 22 ans, je me trouvais trop jeune pour m'engager ». La voie suivie lui plaît. Le BTS ACSE (gestion des entreprises agricoles) lui permet de faire le lien avec sa formation technologique initiale. « Ayant travaillé en alternance pendant mon BPREA, j'ai eu la possibilité de suivre la formation adulte à l'Ireo ». Le BTS en un an. « Cela s'est très bien passé ; j'ai le goût des chiffres et de la gestion ». Au point de poursuivre en licence, toujours en formation



Luc Hoarau, 25 ans, travaille au centre comptable Avenir Entreprises Bretagne, à Carhaix.

adulte, à Lesneven.

« J'ai choisi la spécialisation comptabilité banques, au lieu de l'option plus en lien avec la production ». Une première partie de cours théorique à l'IUT de Morlaix (détachée de celle de Brest) et une seconde à l'Ireo, couplées à une période de stage en entreprise. « Il faut trouver l'entreprise avant d'entamer la licence. C'est la partie la plus difficile ». Le CER du Morbihan (agence de Caudan) lui permet de s'engager en lui proposant un contrat de professionnalisa-

tion. « Cette étape pratique nous permet vraiment d'apprendre le métier. Les cours nous permettent de nous perfectionner sur des points techniques. C'est d'autant plus agréable que l'Ireo est une petite école ; les professeurs sont très proches. C'est encore plus vrai en formation adulte ». Avec des élèves dont l'âge allait de 22 à 48 ans. « C'est une chance d'être en cours avec des gens qui ont déjà une expérience professionnelle. Ils posent les bonnes questions, qui nous permettent de progresser ».

### Contact clientèle

Dès l'obtention de sa licence, au mois de mai dernier, Luc Hoarau est embauché en centre comptable, hors agricole. Une seule candidature pour une première embauche. La suite est du même tenant. « Je souhaitais me rapprocher du secteur agricole. Je connaissais une personne (ancien professeur) chez Avenir Entreprises Bretagne, un centre comptable basé à Carhaix, qui travaille, pour partie, en agriculture. Je n'ai pas vraiment eu à postuler ; le directeur m'a invité, courant septembre, à un entretien ».

Six mois après sa licence, il travaille dans le secteur pour lequel il a été formé : la comptabilité agricole, sur Carhaix. « Je suis comptable pour le moment ; j'effectue les saisies, je sors les bilans et quelques liasses fiscales. L'objectif est de devenir comptable conseil sous 2-3 ans ; j'effectuerai les remises de résultats, avec les commentaires, aux clients agriculteurs ». Une partie relationnelle qui, pour le moment, manque un peu au technicien. « Je connais la technique agricole, du moins le maraîchage, la production laitière, et les agriculteurs. Je me sens à l'aise dans ce milieu. Il me tarde de franchir cette étape pour être plus proche du terrain ». Selon lui, ses anciens collègues ont par ailleurs bénéficié de la formation : ils sont tous intégrés au monde du travail.

Bernard Laurent

Nouvelles machines de plus en plus sophistiquées et intelligentes, outils d'aide à la conduite, nécessité d'améliorer la productivité... les entreprises de travaux agricoles misent sur la formation pour se développer.

## DANS LES ENTREPRISES DE TRAVAUX AGRICOLES

# LA FORMATION STIMULE ET FIDÉLISE LES SALARIÉS



➤ Dominique et Sébastien Pellen ont repris l'entreprise familiale, il y a 17 ans. Progressivement, la société s'est développée, elle emploie 10 salariés (âge moyen de 35 ans), essentiellement dans le créneau agricole. Depuis 2000, le métier de salarié a beaucoup évolué. « Conduire ne se limite plus à tourner la clé de contact et le volant, il faut valider les programmes de vitesse, d'hydraulique, de temporisation, de distribution, pour faire fonctionner le tracteur, l'ensileuse ou la moissonneuse », explique Dominique. Sur les nouveaux semoirs, le dosage des graines est réalisé par un moteur électrique, lié à la vitesse et géré par les consignes. C'est aussi le cas des nouvelles presses qui modèrent l'avancement du tracteur en fonction du remplissage de la chambre. Les tonnes à lisier et épandeurs de fumier sont gérés par DPAA, qui règle la dose à l'hectare, en fonction de la consigne. « Pour optimiser le lien entre la machine et le tracteur, il faut bien connaître tous ces menus ».

### Optimiser les équipements

« Ceci nous a amené à spécialiser les chauffeurs par matériel ». A chaque nouvelle machine, les chauffeurs concernés reçoivent une formation, chez le concessionnaire, en présence d'un technicien de la marque. L'objectif est de bien prendre en main la machine. L'entreprise a dix tracteurs de la même marque. « Régulièrement, nous réunis-

Dominique Pellen (à droite) et Christian, salarié, qui a démonté le flector à la sortie du moteur de la moissonneuse Lexion.

### Le chauffeur, un spécialiste, curieux et motivé...

DOMINIQUE PELLEN, à Plouvorn (29)

1 750 salariés permanents dans les entreprises bretonnes de travaux agricoles

sons l'ensemble des chauffeurs, sur notre site, pour une journée (salle et pratique) ». Chacun conduit le nouveau tracteur. « Le but est d'optimiser tous les équipements ». Par exemple, les séquences

des relevages avant ou arrière, l'inversion des traceurs, la coupure du pont avant ou de la prise de force. « Il faut être capable de programmer la séquence. Lors de ces journées, les salariés, utilisateurs réguliers, posent beaucoup de questions ». Le chauffeur est aussi un relais sur le terrain pour l'application de nouvelles réglementations : les déflecteurs pour les traitements de semences de maïs ou le respect des dates de semis, en fonction des produits utilisés. « Préparer un sol et semer dans de bonnes conditions demandent du doigté et de l'expérience qui s'acquiert progressivement. En général, les gros semoirs sont conduits par des salariés qui ont plus de 5 à 10 ans d'expérience ».

Les salariés les plus âgés ont de bonnes connaissances de l'agronomie. « Ils s'adaptent très bien aux nouvelles technologies des machines, même s'ils sont moins à l'aise avec l'électronique. Ils n'ont aucun problème pour se tenir à niveau, s'ils se forment au fur et à mesure. Ils sont curieux et discutent avec les chefs d'atelier des concessionnaires ». Les jeunes embauchés sont titulaires d'un Bac pro machinisme, avec des connaissances en électricité, hydraulique et moteur. « Ce ne sont pas de simples chauffeurs, ils peuvent s'adapter à tout matériel et diagnostiquer les pannes ou les dysfonctionnements. La motivation est un critère essentiel, car les salariés véhiculent notre image ».

Patrick Bégos

➤ « Chaque matériel est suivi par un salarié, chargé de son réglage et responsable de son entretien. Lorsqu'un matériel neuf est acheté, la formation est limitée aux personnes qui le pilotent. C'est actuellement le cas pour une nouvelle tonne à lisier où 4 salariés ont participé à une journée organisée par le concessionnaire », explique Jérôme Guillon, associé de la SARL Guillon-Barbot de Vitré. La société regroupe l'activité de travaux agricoles et le transport, avec 19 salariés, (moyenne de 35 ans). AS environnement réalise l'entretien des bords de route avec 2,5 salariés.

La majorité de tracteurs sont maintenant équipés d'outils aide à la conduite. Les tracteurs attelés aux semoirs sont équipés de GPS pour travailler en ligne et éviter les recoupements. C'est aussi le cas pour l'épandage d'engrais sur pâture et le semis direct de blé sur cannes de maïs, des tonnes à lisier ou de la pulvérisation avec coupe de tronçons. « Six tracteurs sont ainsi équipés de GPS et 7 chauffeurs ont été formés pour les utiliser. La formation n'a d'intérêt que si les chauffeurs pratiquent », estime Jérôme Guillon. Les machines deviennent de plus en plus intelligentes, certaines relèvent des informations. La moissonneuse peut donner le taux humidité du grain, l'ensileuse, le taux de matière sèche, en adaptant la longueur de coupe en fonction du taux. « Le chauffeur, formé à ces nouvelles pratiques, a un rôle important car

il fait suivre les informations vers le client, pour qu'elles soient réellement utiles ».

### Pocket PC pour tous

Tous les chauffeurs de l'entreprise sont équipés d'un pocket PC. « Cet équipement est bien accepté par les salariés ». Il est préprogrammé. En entrant dans le champ, le chauffeur sélectionne le travail (type de botte, foin ou paille, longueur de botte...). A la sortie, il renseigne le nombre de bottes et valide le bon qu'il fait signer directement sur le Pocket par l'agriculteur, à l'aide du stylet. Les informations sont ensuite basculées au siège de l'entreprise, pour la facturation et le suivi du temps. Le système inclura bientôt la maintenance. Lors d'une vidange, apparaîtra

### L'œil du chauffeur complète celui de l'agriculteur

JÉRÔME GUILLON, à Vitré (35)

Pour Jérôme Guillon, la formation permet de concilier le développement de l'entreprise et l'intérêt des salariés.

sur l'écran, en fonction du tracteur, les dates, le type de filtre, le nombre de litres d'huile... L'organisation de la maintenance s'appuie sur 2 chefs d'atelier et 6 chauffeurs, référents sur les matériels et chargés de faire de la veille sur leur état, au quotidien. « A la fin de la garantie, nous prenons le relais du concessionnaire avec la volonté d'aller le plus loin possible, dans le diagnostic des pannes. Ce choix nécessite des salariés très bien formés sur les nouveaux équipements ».

Une ETA n'a pas de commerciaux. « Nos chauffeurs sont à la fois nos vendeurs et l'image de l'entreprise. De simples tourneurs de volant ne nous intéressent pas. L'œil du chauffeur vient compléter celui de l'agriculteur, occupé dans son élevage ». Jérôme se charge de répondre aux interrogations des clients sur des nouvelles pratiques comme le non-labour, les techniques alternatives de désherbage... Le chauffeur prend ensuite le relais, sur le terrain.

A l'embauche, les jeunes ont un Bac Pro agro-équipement et sont titulaires du Certiphyto. « Nous prenons le temps de les former », souligne Jérôme Guillon. « Ils bénéficient d'un tutorat sur le terrain et d'un référent dans l'organigramme de l'entreprise. J'apprécie les jeunes qui ont des connaissances agronomiques et animales. Mais, je privilégie surtout la motivation et le comportement (travail en équipe). Les compétences, on peut les compléter s'il le faut ».

Patrick Bégos



Avant de monter son projet de transformation/vente directe, Maryvonne Godet a suivi un Certificat de spécialisation Produits Fermiers à La Lande du Breil (35).

GAEC DU VIVIER, LA GUERCHE DE BRETAGNE (35)

## TRANSFORMER ET VENDRE, ÇA S'APPREND

« Depuis toujours, je souhaitais créer une activité de vente directe, apporter davantage de valeur au lait de l'exploitation », précise d'emblée Maryvonne Godet. La motivation est importante, mais la transformation laitière ne s'improvise pas, la commercialisation en vente directe non plus. « Il fallait que j'acquiers des connaissances techniques et pratiques sur la fabrication des produits et la vente. »

En 2001, elle suit quelques jours de formation Vivea sur le sujet. Une première approche qui lui confirme sa volonté d'aller plus loin. Elle décide alors de suivre un Certificat de spécialisation « Produits Fermiers » au Campus de la Lande du Breil à Rennes, de décembre 2006 à juin 2007. « Des cours théoriques en salle alternaient avec des cours pratiques dans l'atelier de transformation du centre. J'ai également appris les normes sanitaires et réglementaires. Des visites chez des producteurs en place en vente directe étaient organisées. »

### En stage dans des systèmes variés

Autre atout de la formation : les stages que Maryvonne Godet a réalisés sur trois structures très différentes dans leur approche. De quoi découvrir la vente directe de façon très large : fromages bio avec commercialisation en Amap en Loire-Atlantique, magasin de producteurs Douz'arômes à Betton (35) et exploitation Bleu-Blanc-Cœur à Quimper (29). « C'est cette dernière structure qui se rapprochait le plus de ce que nous voulions mettre en place », précise Maryvonne. Pour clôturer la for-



La transformation, le recrutement et la fidélisation des clients, la communication... Toutes ces activités liées à la vente directe plaisent à Maryvonne Godet.

mation, les élèves devaient élaborer un rapport sur leur projet, accompagné d'une analyse technique et économique sur trois ans.

Une fois la formation terminée, tout le travail de réalisation du projet restait à faire... La productrice démarche les collectivités et fabrique ses premières commandes dans un local de transformation loué à la Lande du Breil. Elle investit également dans un camion-frigo. Le démarrage est difficile du fait des trajets importants, avec parfois le sentiment d'être une peu seule.

### La transformation à la place des veaux de boucherie

Après un passage dans un autre petit outil de transformation à Vitré, la productrice conçoit et aménage un local de transformation sur l'emplacement du bâtiment veaux de boucherie de l'exploitation – une production qui avait été arrêtée en 2007. « Les coûts ont été réduits du fait de l'uti-

lisation de murs existants, de nombreux travaux réalisés en auto-construction et de l'achat de matériel d'occasion. Nous avons aussi reçu des subventions publiques. » Doté de l'agrément sanitaire européen, le local est en service depuis mars 2010.

De 15 000 litres au début, la quantité vendue en direct est passée à 40 000 litres aujourd'hui. Une bonne moitié est transformée en yaourts et fromages blancs (un peu en crème fraîche et beurre), et l'autre moitié est vendue en bidons de lait cru. « Notre marché est constitué à 95 % de collectivités (restauration collective, écoles, maisons de retraite...), situées autour de l'exploitation (La Guerche-de-Bretagne, Vitré, Retiers, Châteaubourg...). Nous sommes présents sur le marché de Vitré tous les samedis matins. Des particuliers viennent par ailleurs s'approvisionner sur le site de transformation. » En chiffre d'affaires, la valorisation est de 1 euro/L, prix duquel les charges sont à déduire.

Comme le souligne Maryvonne, son métier est « différent du travail sur l'exploitation. Et j'ai mon indépendance. » C'est également intéressant à ses yeux de vendre un produit de qualité et local, apprécié par ceux qui les dégustent. Reste le temps à passer et la difficulté de convaincre : les cuisiniers, les responsables de collectivités, les décideurs... « Ils sont conscients de la qualité, mais sont restreints par les budgets. » Agnès Cussonneau

### DES VACHES AU RÉGIME BLEU-BLANC-CŒUR

Maryvonne Godet s'est installée avec son mari Christophe en 1994, sur un élevage de vaches laitières (200 000 L de quota) et veaux de boucherie (200 places). En 2005, ils s'associent avec Pascal Hunault. Basé à la Guerche de Bretagne, le Gaec du Vivier s'appuie aujourd'hui sur 630 000 L de quota et 110 ha de SAU. Les producteurs sont inscrits dans la démarche Bleu-Blanc-Cœur, avec une alimentation des

vaches à base d'herbe et l'apport de graines de lin. Depuis le 1<sup>er</sup> septembre 2011, Samuel, le fils de Maryvonne et Christophe, est salarié sur la partie transformation/vente directe (« Saveurs Guerchaises » à Moutiers). Les agriculteurs font également partie d'une association qui regroupe 11 producteurs locaux, « Les étals paysans », et qui organise un marché à la ferme une fois par an.